

# CANADA MUSICAL

REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS.

Vol. I.

MONTREAL, 1<sup>er</sup> MARS, 1867.

No. 7

## LE CANADA MUSICAL,

Publié le 1<sup>er</sup> de chaque mois  
PAR ADELARD J. BOUCHER,  
Editeur-Propriétaire.

Bureau, à Montréal,  
Rue Notre Dame, No. 260.

### ABONNEMENT, avec PRIME,

\$1.00 par année,

Rigoureusement payable d'avance.

10 centims le Numéro.

### PRIME EXCEPTIONNELLE

présentée aux Abonnés du

### CANADA MUSICAL.

Chaque abonné, en acquittant le montant de son abonnement, (\$1.00 par année,) aura droit de reprendre, en morceaux de musique désignés ci-dessous, à son choix,—pour la valeur d'une piastre,—montant entier de son abonnement.

### Morceaux offerts au choix des abonnés.

La Mascarade Quadrille . . . . .	Dorémus . . . . .	50	cts.
Jacques Cartier Quadrille . . . . .	De Terlac . . . . .	50	“
Hippocrate Quadrille . . . . .	Valade . . . . .	50	“
Les Acadiens Quadrille . . . . .	Desjardins . . . . .	50	“
Les Canotiers du St. Laurent . . . . .	Boucher . . . . .	50	“
La Confédération Quadrille . . . . .	Casorti . . . . .	60	“
Platon Polichinelle Quadrille . . . . .	Legendre . . . . .	50	“
Roberval Quadrille . . . . .	De Terlac . . . . .	50	“
Russian Carriage Song Galop . . . . .	Rellé . . . . .	50	“
La Couronne de Lauriers . . . . .	Lavallée . . . . .	75	“
Souvenir de Sabatier, Valse . . . . .	Boucher . . . . .	50	“
L'oiseau-mouche . . . . .	Lavallée . . . . .	50	“
The Bonnie Blue Flag . . . . .	Southern . . . . .	50	“
Lætitia—Caprice de Salon . . . . .	Casorti . . . . .	35	“
Notre Religion, (Chant national) . . . . .	Olivier . . . . .	30	“
Il me l'avait promis, Romance . . . . .	Henrion . . . . .	30	“
Dieu, mon enfant . . . . .	Robillard . . . . .	30	“
Jolly dogs Galop . . . . .	Boucher . . . . .	30	“
Rosée amère, Romance . . . . .	Abt . . . . .	25	“
Le Dr. Grégoire, Chansonnette . . . . .	Nadaud . . . . .	25	“
Petite Alouette, Romance . . . . .	Peltier . . . . .	25	“
Grande Marche Canadienne . . . . .	Sabatier . . . . .	25	“
Mazurka des Etudiants . . . . .	Mignault . . . . .	15	“

Les abonnés de la campagne, devront, incluse un timbre de poste de .05 centims, pour payer le port des morceaux qu'ils choisiront et qui leur seront expédiés, par le retour de la maille.

SOMMAIRE.—Gluck et Mehul, par Adolphe Adam, (*suite et fin*).—Liste d'abonnés au Canada Musical, (*suite*).—Nouvelles publications musicales.—Gioacchino Rossini, (*suite*) par Eugène de Mirecourt.—Mouvement musical à l'étranger.—Faits Divers.—De l'enseignement du piano, (*suite et fin*): Des qualités accessoires du professeur.—De ses rapports avec l'entourage de ses élèves: Considérations générales.—derniers conseils, par Félix le Couppey.—Conseils de Robert Schumana aux Jeunes Musiciens, (*suite*).—Correspondance de Québec.—Concerts particuliers à Paris.—Mozart et l'accordeur.—Calendrier.—Annonces.

## GLUCK ET MEHUL.

(Suite.)

Cependant les répétitions d'*Iphigénie en Tauro* avançaient beaucoup: la première représentation était fixée au 18 mai, et la répétition générale au 17.

Gluck avait fait entendre quelques fragments de ce chef-d'œuvre à son élève, qui brûlait du désir de le connaître tout entier; mais jamais il n'avait osé avouer sa misère à son maître, et il était d'une pauvreté qui ne lui permettait pas de payer au spectacle; il fallut que ce fût Gluck lui-même, qui l'engageât à la répétition générale. "Viens me prendre chez moi, petit, lui dit-il, et je te conduirai à la répétition."

Méhul arriva au rendez-vous ayant l'heure, et il ne fut pas peu orgueilleux de sortir avec son illustre protecteur. En marchant dans la rue à côté du compositeur, ses regards se promenaient avec hauteur sur les passants, qui ne prenaient pas garde à lui.

"Voyez, semblait-il leur dire, voilà le premier musicien du monde qui me mène voir la répétition de son opéra, et il cause avec moi comme avec son égal!"

Arrivés au théâtre, ce fut bien autre chose, plusieurs personnes étaient réunies devant l'entrée des acteurs, et toutes témoignaient par leurs respectueuses salutations l'admiration qu'elles portaient à Gluck; Méhul se croyait obligé de rendre tous ces saluts qui ne s'adressaient pas à lui.

Comme ils montaient l'escalier du théâtre, le portier, qui s'était aussi incliné devant l'auteur d'*Iphigénie*, voyant une figure inconnue par-

devant lui, et esclave de sa consigne comme tous les portiers de théâtre, qui sont bien les cerbères les plus intraitables du monde, voulut l'arrêter un instant :

— Monsieur, on ne peut pas monter, lui dit-il en le retenant par la basque de son habit.

Méhul tremblait déjà de se voir arrêter en si beau chemin, lorsque Gluck, se retournant, mit fin à ce débat en disant au portier d'une voix de tonnerre :

— *C'est mon huri.*

Le portier, tout confus, n'opposa plus d'obstacle, et Méhul se crut plus grand d'un pied : Gluck l'avait appelé son ami. Pourquoi fallait-il qu'il n'y eût que le portier de l'Opéra pour lui entendre donner ce titre glorieux.

Sur le théâtre, Gluck fût bientôt entouré d'acteurs, d'auteurs, de grands seigneurs même, qui alors ne manquaient pas une solennité dramatique ; car dans ce temps-là, une nouvelle production dans les arts était un grand événement à la cour et à la ville, et l'annonce d'une pièce nouvelle à l'Opéra ou à la Comédie-Française ou Italienne suffisait pour mettre en émoi Paris et Versailles.

Aussi, de toutes parts avait-on sollicité la faveur d'assister à cette dernière répétition d'*Iphigénie*, et le théâtre offrait un singulier amalgame de gens de tous les costumes et de toutes les conditions : les plus grands seigneurs de la cour s'y trouvaient confondus avec les gens de lettres, les artistes de toutes sortes, glukistes ou piccinistes venus les uns pour tout admirer les autres pour tout blâmer.

Tous les acteurs et actrices du chant et de la danse, même ceux qui ne paraissaient pas dans l'ouvrage, étaient venus à cette solennité.

Un cercle nombreux était formé autour d'une de ces dames : c'était la célèbre Sophie Arnoud, qui, quoique jeune encore, avait quitté le théâtre l'année précédente ; chacun se pressait autour d'elle pour recueillir un de ses bons mots, et elle ne s'en faisait pas faute.

On riait alors beaucoup de l'aventure arrivée à un des plus enragés piccinistes. Il avait écrit au prince d'Andore, en Italie, de lui envoyer la partition de l'opéra qui avait le plus de renommée dans ce pays, et, quelque temps après, il en avait reçu l'*Orfeo* de Gluck : on peut juger de son désappointement ; les quolibets n'avaient pas manqué au pauvre bouffoniste. Sophie n'avait encore rien dit ; mais, le voyant passer rapidement auprès d'elle, elle ne put s'empêcher de lui adresser la parole.

— Eh bien ! mon pauvre ami, est-ce que nous voulons nous raccommode avec la musique allemande ? avons-nous toujours le cœur déchiré ?

Du tout, mademoiselle, repartit avec humeur l'individu blessé de se voir rappeler en public sa mystification, jamais M. le chevalier Gluck ne pourra se vanter de n'avoir déchiré le cœur ; c'est bien assez de mes oreilles.

— Vraiment ? c'est fort heureux pour vous surtout s'il se charge de vous en donner d'autres.

Les éclats de rire accueillirent l'épigramme, et Sophie, une fois lancée, allait continuer son feu-

roulant, lorsqu'un petit homme, à l'air affairé, un gros rouleau de papier de musique sous le bras, vint l'inviter à faire place au théâtre.

— Je vous en prie, Mademoiselle, laissez-nous la scène libre, nous ne pouvons pas commencer ; voyez tout le monde est sur le théâtre, et il n'y a personne dans la salle.

— Ah ! c'est juste, M. Gossec, je n'y avais pas fait attention, c'est absolument comme quand on joue *Sabinus* ou *La fête au village*.

Gossec lui tourna le dos sur-le-champ, il avait eu son compte, et la citation de deux de ses ouvrages, qui n'avaient pas été heureux, ne pouvait pas lui être assez agréable pour qu'il fût disposé à continuer la conversation.

S'adressant alors aux musiciens :

— Allons, monsieur le chef-d'orchestre, nous vous attendons.

Nous sommes prêts, quand vous voudrez, monsieur le chef du chant, lui répondit Francœur, qui depuis longtemps était à son poste, faites baisser le rideau.

A ce signal chacun se précipita dans la salle, et la répétition commença.

*Iphigénie en Tauride* est un chef-d'œuvre trop connu pour que j'entreprenne d'en rappeler les beautés.

Qui n'a été profondément ému dès les premières notes de l'introduction par ce sublime tableau du calme auquel succède bientôt cette tempête rendue encore plus terrible par les cris de terreur d'*Iphigénie* et des prêtresses de Diane !

Cet ouvrage qui, après cinquante ans de succès, excitait encore de telles impressions, quel effet ne devait-il pas produire sur une génération presque neuve en musique et chez qui les chefs-d'œuvre de l'art succédaient sans transition à des essais presque informes !

Rameau était sans contredit un homme de génie ; mais il y eut une distance immense de ses ouvrages à ceux de Gluck, et depuis l'époque où Rameau avait cessé d'écrire (1760) jusqu'à l'apparition des premiers opéras de Gluck en France (1776), il y avait eu une telle disette de compositeurs que l'on avait été obligé de fouiller dans le vieux répertoire de Lully, et qu'on avait remis quelques-uns de ses ouvrages, revus et réorchestrés par Francœur, Gossec, ou Berton (le père de l'auteur de Montano). Et c'est après ces replâtrages de médiocre musique, que Gluck parut avec toute sa puissance et toute son énergie.

Son orchestration qui nous paraît encore vigoureuse, malgré le vide de quelques parties, était alors la plus pleine que l'on pût concevoir.

Un simple accord de trombones suffisait alors pour faire frémir.

Ces instruments, importés depuis peu d'Allemagne par Gluck, ne s'employaient guère que pour annoncer l'approche des Euménides et des divinités infernales.

Aujourd'hui nous nous en servons pour faire danser et personne n'ignore l'immense consommation qu'il s'en fait à l'orchestre des bals de l'Opéra. Cette répétition produisit un effet singulier : les

grands seigneurs attendaient pour applaudir que le signal leur fût donné par les artistes et les jureurs de profession, au milieu desquels ils se trouvaient.

Mais l'émotion était trop profonde pour permettre aux applaudissements d'éclater, et les exclamations de surprise et de terreur étaient les seules marques d'admiration qui échappassent de temps en temps aux spectateurs. Celles-là du reste, valent bien les battements de mains si banalement prodigués.

Mais il y a des gens qui ne comprennent pas d'autres témoignages de satisfaction. Ces personnes-là vous disent :

L'*Ave verum* de Mozart ne produit pas d'effet, je ne l'ai jamais entendu applaudir.

Mais si on l'applaudissait, c'est que l'effet en serait manqué.

Vous qui avez entendu la messe funèbre de Chérubini, avez-vous jamais été tenté d'applaudir après les dernières mesures du *Dono eis requiem eternam*.

Applaudir ! bon Dieu ! et comment le pourrait-on ? il semble, quand on a entendu ce morceau, qu'on a six pieds de terre et un manteau de marbre sur la tête.

Je plains ceux qui ont trouvé la force d'applaudir après ce chef-d'œuvre ; ils ne l'ont pas compris.

Il en fut ainsi à la répétition de *Iphigénie en Tauride* et plus d'un sot sortit en disant :

— Cela n'a point produit d'effet.

Gluck était enchanté, mais il écoutait d'un air distrait les fades compliments qu'on lui adressait de tous côtés, quand il se sentit saisir la main ; c'était Méhul qui venait aussi lui offrir ses félicitations. Mais la joie et l'admiration l'étouffaient, il se sentait oppressé et il ne pût proférer que ces trois mots :

— Mon cher maître !

Et deux grosses larmes roulèrent de ses yeux sur la main du grand homme.

Gluck se sentit touché à son tour, il pressa affectueusement son élève dans ses bras :

— Merci, petit, je suis aussi content de toi que tu l'es de moi,

Puis, presque honteux et pour cacher son émotion, il se tourna vers un gros monsieur tout doré, qui l'importunait depuis un instant :

— Monsieur le duc, ce n'est pas ma faute s'il ne reste plus de place à louer, moi je n'en ai qu'une pour ma femme, certainement elle ne s'en privera pas pour vous.

Le gros duc ne trouva pas la franchise de l'Allemand extrêmement pohe, mais cependant, en homme de cour, il ne pouvait se fâcher avec le chevalier, le protégé de la Reine, et l'idole du jour, il se contenta de saluer le musicien et se retira fort confus.

Mais le pauvre Méhul n'avait pas perdu un mot de la réponse de son maître. Il refuse au Duc, il n'y a plus de place à louer ! Je ne pourrai donc pas voir la première représentation de ce chef-d'œuvre !

Tout à coup une idée lui vient, il regarde s'il n'est pas observé ; personne ne faisait attention à lui, il rentre dans la salle, enfile le premier escalier qui se présente et monte, monte tellement : qu'au bout de quelques minutes il se trouve tout essoufflé à l'amphithéâtre des quatrième, lieu obscur s'il en fut jamais, et offrant mille recoins pour se cacher ; il se blottit dans un angle et alors il se mit à rire comme un fou.

— Ma foi, se dit-il bien m'en a pris d'entendre le refus fait à ce gros duc, sans cela, j'aurais été tout uniment demander demain un billet à M. Gluck qui ne me l'aurait pas donné et je n'aurais pas vu son ouvrage. Tandis que je vais tranquillement passer la nuit et la journée de demain ici, et, à l'ouverture des portes, je serai à mon poste et le premier placé, c'est réellement fort bien imaginé.

Et notre jeune homme, enchanté de son stratagème, se mit à repasser dans sa tête toutes les beautés de l'ouvrage qu'il venait d'entendre, se promettant un bien plus vif plaisir pour le lendemain en entendant une deuxième fois cette musique qu'il apprécierait alors bien mieux.

Cependant il faut convenir que le temps lui parut fort long. Enveloppé dans d'épaisses ténèbres ; son estomac put seul l'avertir de l'heure qui s'écoulait si lentement au gré de ses désirs ; il n'avait rien pris depuis son modeste déjeuner du matin et, à son compte, il croyait déjà avoir passé la nuit à rêvasser ; mais son appétit allait plus vite que le temps, et la nuit venait à peine de commencer.

Le sommeil vint heureusement à son secours : et il se coucha par terre entre deux banquettes, craignant sans doute de rouler au bas d'un lit aussi étroit s'il avait essayé de se mettre dessus, et, malgré la dureté du plancher, il ne tarda pas à s'endormir.

Mais son sommeil fut extrêmement agité. Son esprit avait été fortement remué par ce qu'il avait entendu, et cela, joint sans doute au vide complet de son estomac lui fit enfanter les rêves les plus bizarres. Plus d'une fois il se reveilla en sursaut mais il se sentait comme cloué à terre ; un pouvoir invincible l'empêchait de se relever et il se hâtait de refermer les yeux pour échapper aux visions diaboliques qui le poursuivaient.

Il se rendormit ainsi plusieurs fois et un sommeil de plomb finit par appesantir ses paupières.

Puis de nouveaux rêves vinrent le poursuivre. Il se crut mort ; des furies venaient le tourmenter ; comme Oreste, il entendait leurs serpents siffler autour de lui ; leurs torches enflammées lui brûlaient les yeux, leurs ongles crochus s'enfonçaient dans ses chairs ; une effroyable musique ne cessait de bourdonner à ses oreilles.

Pour échapper à cet horrible cauchemar, il fit un mouvement et s'éveilla. Mais il n'éprouva pas ce bien-être que l'on ressent ordinairement, lorsque l'on se retrouve tranquillement couché dans son lit après un songe funeste et qu'on se dit : ah ! quel bonheur ! ce n'était qu'un rêve ! Son corps se réveilla, mais son esprit était encore endormi ; il

voulut faire un mouvement pour se relever, mais sa main rencontra un obstacle au-dessus de sa tête : sa terreur fut au comble, c'était la continuation de son rêve, il se croyait enseveli : ce qu'il prenait pour les parois supérieures de sa bière était tout uniment la banquettes sous laquelle il avait roulé.

Il fit de nouveaux efforts pour se dégager, et parvint enfin à sortir de sa position, mais sa terreur ne fit qu'augmenter : il enjambe d'autres banquettes, qui, pour lui, sont autant de tombes qu'il croit franchir, puis un gouffre immense se présente devant lui.

Cependant, il croit voir une lueur lointaine ; effectivement un point lumineux lui apparaît au-dessous de lui, et comme au fond du gouffre, puis un mauvais violon exécute quelques mesures d'un vieil air avec lequel il avait été bercé, et de grands fantômes blancs viennent se promener lentement ; petit à petit ils se rapprochent entre-eux, se groupent, se prennent par la main, et exécutent une danse qui lui paraît d'autant plus satanique, que ses yeux distinguent alors une espèce de démon noir qui semble régler tous leurs mouvements.

Les fantômes obéissent à son moindre signe et répètent chaque geste qu'ils lui voient faire.

Une sueur froide couvre tout le corps du pauvre Méhul, le peu de raison qui lui reste s'égaré sa tête se perd, il se retourne pour fuir cet horrible spectacle ; il retrouve encore les tombes dans l'une desquelles il se trouvait enseveli un instant auparavant ; la peur lui donne des forces, il franchit tous ces obstacles, ses yeux se sont habitués aux ténèbres et il se trouve en haut d'un interminable escalier, qu'il descend quatre à quatre, croyant n'en jamais trouver la fin ; mais il va toujours devant lui, il avance de plus en plus, à chaque pas il lui semble qu'il change de nature de terrain ; petit à petit, un jour sombre et une lueur rougeâtre lui apparaissent, il se croit au fond des enfers, et il n'en est que mieux persuadé quand il se voit entouré des fantômes blancs qu'il avait aperçus de loin.

En l'apercevant, les fantômes poussent un cri et s'éloignent avec terreur, et le démon noir vient à lui. Méhul veut en finir et s'avance à son tour vers le démon, qui recule alors avec effroi, car l'aspect du jeune homme n'est pas rassurant.

La poudre qui couvrait ses cheveux était tombée sur son visage, et, détrempée par la sueur qui décollait de son front, elle avait formé sur sa figure un masque hideux ; joignez à cela son air exténué, ses yeux hagards, ses vêtements en désordre, et vous concevrez la frayeur qu'il devait inspirer au démon noir, qui parcourait le théâtre en s'écriant :

— Ah ! per grazia, qué ce qué celui là, c'est Belzebout ou Mandrin : Ze zouis perdu !...

A cette voix, l'espèce de somnambulisme de Méhul cesse presque tout à coup ; ses souvenirs lui reviennent, il se retrouve sur le théâtre de l'Opéra, les fantômes de son imagination disparaissent rém-

placés par des figurantes qui répétaient un pas, et il reconnaît dans le démon noir son sauveur, Vestris, qui faisait répéter ses élèves. La frayeur qu'il inspire aux autres lui donne du courage, et il parvient enfin à se saisir du danseur, qui peut à peine le reconnaître.

Il lui raconte alors le projet qu'il avait fait d'attendre jusqu'au soir pour la représentation ; mais il lui avoue qu'il n'a rien pris depuis vingt-quatre heures, et qu'il est prêt de se trouver mal.

Vestris rit beaucoup de l'aventure.

Bientôt Méhul se voit entouré d'une foule d'acteurs et d'actrices à qui il faut recommencer son récit ; les éclats de rire couvrent souvent sa voix, et le désordre de sa toilette et de toute sa personne ajoute encore au comique de sa narration.

Tout à coup Gluck paraît, et, reconnaissant Méhul au milieu de ce groupe de monde.

— Eh bien, petit, est-ce que tu ne veux pas voir mon opéra, ce soir ? Pourquoi donc n'es-tu pas venu chercher ton billet ?

— Mais monsieur Gluck, je vous ai entendu dire hier à un Duc que vous n'en aviez pas.

— Certainement, je n'en ai pas pour les Ducs, mais pour un musicien, pour mon ami, tiens le voilà.

Méhul ne se sent pas de joie... il s'esquive lestement, court chez lui déjeuner d'abord, c'est ce dont il a le plus besoin, puis réparer le préjudice causé à son bel et unique habit noir par la poussière de l'amphithéâtre, et la poudre dont il était couvert, puis il va se mettre à la queue à l'Opéra, où il fut un des mieux placés, non plus à l'amphithéâtre des quatrièmes, mais à la meilleure place du parterre.

Mon historiette doit finir là, car vous savez tous l'immense succès qu'obtint *Iphigénie en Tauroïde* ; la Reine, le comte d'Artois, les princes, tout ce qu'il y avait de noble et de distingué à la cour, assista à cette représentation qui fut un triomphe pour Gluck, qui voulait faire ses adieux à la France par ce chef-d'œuvre ; mais il céda à de puissantes sollicitations, et écrivit encore un petit ouvrage : *Echo et Narcisse*, où se trouve le chœur charmant : *Dieu de Paphos et de Gnide*.

Puis il retourna à Vienne ; mais avant son départ il avait fait travailler son élève, et lui avait fait composer trois opéras pour son instruction.

Après le départ de son maître, Méhul composa un ouvrage qu'il ne put parvenir à faire jouer au grand Opéra.

Fatigué d'interminables délais, il écrivit *Euphrosine et Coradin*, qu'il fit représenter à l'Opéra Comique. Ce fut son début, et dès lors il marcha de succès en succès.

En 1808, Méhul jouissait d'une grande réputation. Il voulut revoir son pays, ce fut une grande fête dans son endroit que le séjour d'un homme aussi célèbre.

Le maire se sachant pas de plus bel hommage à lui rendre que la représentation d'un de ses chefs-

d'œuvre, fit prévenir le directeur du spectacle d'avoir à représenter à tel jour un des ouvrages de Méhul, auquel l'auteur assisterait en personne.

L'embarras du directeur fut très-grand, vu qu'il n'avait à sa disposition qu'une troupe de comédie, mais il ne recula pas devant les obstacles et voici comment il se tira de la difficulté.

Le grand jour venu on vit placardée dans toute la ville une affiche ainsi conçue :

## THÉÂTRE DE GIVET.

Aujourd'hui, pour célébrer la présence dans nos murs de notre célèbre compatriote,

M. MÉHUL,

La première représentation de

UNE FOLIE,

Opéra-comique en deux actes, de MM. BOUILLY et MÉHUL.

*Nota.* Dans l'intérêt de la pièce on a cru devoir supprimer les morceaux de musique qui ralentissaient la marche de l'action.

Le public ne manqua pas à l'appel.

Méhul fut amené en grande pompe dans la loge de M. le maire, et accueilli par les plus vives acclamations.

Puis on joua le poème d'*Une Folie* sans musique, et chaque fois que la prose de M. Bouilly faisait naître des applaudissements, Méhul était obligé de se lever et de saluer pour remercier ses concitoyens de la manière dont ils savaient honorer les artistes, leurs compatriotes.

Je sais, pour ma part, plus d'un compositeur qui, en s'entendant exécuter, à souvent formé le désir d'obtenir une ovation comme Méhul et de voir supprimer sa musique, comme *ralentissant la marche de l'action*.

ADOLPHE ADAM.

*Fin.*

LISTE D'ABONNÉS AU CANADA MUSICAL QUI ONT ACQUITTÉ LEUR ABONNEMENT

Gaspard Beaudoin ..... Joliette.  
N. Turcotte ..... Montréal.  
M. l'abbé Beaubien ..... St. Valentin.  
J. E. O. Labadie ..... Montréal.  
M. l'abbé Chisholm ..... Perth, H. C.  
Pierre Valois ..... Montréal.  
Mlle. Delphine Duval ..... Fort Schuyler N.Y.  
M. l'abbé Wurtele ..... Acton Vale.

## NOUVELLES PUBLICATIONS MUSICALES.

## DONNACONA—QUADRILLE.

Donnacona!! Brrr!!... Ne craignez rien, braves lecteurs, rassurez-vous timides lectrices. Il ne s'agit pas ici de faire la guerre avec le fameux chef algonquin, qui trônait autrefois à Stadaconé.—Tout au contraire—le nom à l'apparence un peu farouche, vous annonce tout simplement une des plus belles productions musicales de la saison. Ne méditez pas sur le titre, mais tournez vite le feuillet, et avant que vous ayez entendu la fin des huit premières mesures, nous parions que vous serez déjà en place, impatient de commencer la danse. C'est que voyez-vous ce Quadrille, comme le violon du bonhomme Richard, a la vertu toute particulière de faire danser malgré soi. Nous renonçons à analyser les beautés de cette nouvelle composition, car, franchement, la tâche serait trop longue.— Nous dirons seulement que depuis la 1ère mesure jusqu'à la dernière, ces beautés vont toujours *crescendo* et se succèdent *prestissimo*. Achetez une copie de *Donnacona*, et vous jugerez de la vérocité de nos avancés. Mais n'oublions pas de dire que ce nouveau quadrille, publié par la maison Laurent, Laforce & Cie. a pour auteur Mr. Gustave Gagnon, organiste à Québec, et avantageusement connu du public Montréalais.

## AVE MARIA.

Il y a déjà quelques temps que nous avons reçu des éditeurs (Messrs. Laurent Laforce et Cie.) un *Ave Maria* (duo et chœur) par Mr. Adolphe Hamel, organiste à l'église St. Patrice de Québec. Les nombreux articles dont nos tablettes éditoriales sont surchargées nous ont empêchés d'en parler plus-tôt; mais nous nous empressons aujourd'hui de réparer ce retard en offrant aux éditeurs nos plus sincères félicitations pour avoir enrichi leur répertoire musical d'une aussi excellente publication, et à l'auteur nos remerciements pour la copie qu'il a bien voulu nous offrir. Maintenant, à qui voudrait une charmante mélodie religieuse nous conseillons hardiment l'*Ave Maria* de Mr. Hamel: prix 50 cents.

SINGULARITÉ.—On a mis en cours récemment une charge attribuée à l'excellent comédien Arnal. Celui-ci, dit-on, aurait adressé un jour cette demande à l'auteur du *Chalet*:—Monsieur Adam, vous qui êtes passé maître en choses de musique, dites-moi donc, je vous prie, s'il est vrai que le *Caid* soit la même chose qu'*Haydée*?—Mais non, mais non, mon cher Arnal, on vous a trompé; le *Caid* est un opéra-comique, et *Haydée* en est un autre.—C'est singulier, on m'a pourtant bien affirmé que le *Caid* C A I D (c'est *Haydée*)!

## GIOACCHINO ROSSINI.

(Suite)

Les événements politiques replaçaient alors l'Italie sous l'influence autrichienne.

Depuis dix grands mois, les héros de la république Cisalpine rongeaient leur frein. Mais une nouvelle imprévue ranima les audaces patriotiques. Napoléon, débarqué à Cannes, marchait sur Paris et allait reprendre son trône aux Bourbons.

D'un bout de la péninsule à l'autre éclate un cri de révolte.

Joachim fait cause commune avec les plus exaltés et compose un hymne d'indépendance, que l'Italie tout entière chante en chœur.

Malheureusement, trois semaines plus tard, l'avant-garde des troupes d'Autriche pénètre dans les murs de Bologne, et le général Stephanini dresse des listes de proscription, en tête desquelles il a soin d'écrire le nom de l'illustre auteur de la *Marseillaise italienne*.

— Sauve-toi! sauve-toi, mon fils! disait en pleurant le père Stanislas à son ancien élève. Ils te passeraient par les armes, je te le jure, absolument comme si tu n'étais pas le plus grand compositeur d'Italie. Va-t'en! ne fais pas mourir ton vieux maître de frayeur et de désespoir!

— Bah! dit Joachim, gageons que le général me donne un sauf-conduit?

— Malheureux enfant! n'y compte pas. Il est impitoyable.

— Allons donc! C'est un Autrichien, je le mystifierai, ou je ne veux plus m'appeler Gioacchino Rossini!

L'intrépide jeune homme se présente effectivement, à deux heures de là, chez le commandant en chef des forces militaires.

— Général, dit-il, en lui offrant un rouleau de papier, noué de rubans aux couleurs de l'Autriche, j'ai cru devoir rendre hommage à notre magnanime empereur François, et mettre en musique le *Retour de l'Astrée*. Je vous apporte cet hymne que les fanfares de vos régiments exécuteront, si tel est votre bon plaisir.

Le chef autrichien déroule gravement le papier, s'assure par ses propres yeux que les paroles de la cantate sont bien celles que dit Gioacchino, prend une plume et trace rapidement sur une feuille de ses tablettes :

“Sauf-conduit pour le signor Rossini, patriote sans importance.

“STEPHANINI.”

Cela fait, il détache la feuille et la remet en souriant au jeune maestro, qui vient retrouver son professeur.

Il lui crie du plus loin qu'il l'aperçoit :

— Mystifié l'autrichien! Oh! che bella commedia! ô l'excellente farce! Que je voudrais être auprès d'eux, lorsqu'ils vont exécuter ma musique!

Sans répondre aux questions inquiètes de son vieux maître, il l'embrasse et se hâte de partir pour

Naples, où Barbaja, le roi des impresarii, l'invitait à se rendre.

Le lendemain, un grand scandale eut lieu.

Tout Bologne entendit les fanfares allemandes jouer la *Marseillaise italienne*, que Joachim avait donnée à Stephanini, sans en retrancher une note, et après avoir seulement écrit sous la musique les vers du *Retour de l'Astrée*.

On chercha partout l'audacieux maestro; mais il était hors d'atteinte.

Nous avons entendu Rossini lui-même raconter devant nous, en 1843, ce tour pendable.

Malgré l'énorme retentissement qu'obtenait ses œuvres, notre virtuose était loin de marcher à la fortune. En Italie, on paye beaucoup en gloire, mais très-peu en numéraire. Ou les impresarii sont pauvres, ou leurs intendants sont ladres. Dans tous les cas, on est sûr de ne pas outrepasser les bornes de la simple médisance, en traitant ces derniers de voleurs. Plus le maestro se montre sensible du côté de l'orgueil, plus ils le font applaudir; mais aussi plus ils rognent sur la modeste part de sequins qui lui est due.

Rossini, à son arrivée à Naples, c'est-à-dire à l'âge de vingt-quatre ans, était donc fort illustre. Seulement il logeait le diable au fond de son escarcelle.

En conséquence, il accueillit avec la plus vive gratitude les offres pécuniaires du fameux Barbaja, ancien garçon de café, devenu plus riche que le roi de Naples, à force de tailler le pharaon dans les brelans.

Outre la ferme des jeux, Barbaja s'était fait donné par la cour la ferme des théâtres.

Rasé, matois, doué d'un talent d'exploitation remarquable, il étudiait, depuis deux ans, la marche de Gioacchino, les progrès de sa renommée dans le monde musical, et disait en confidence à ses intimes :

— Quand ce gaillard-là sera mûr, je me charge de le cueillir, et de gagner avec lui deux ou trois cent mille sequins.

Or, à l'époque où nous sommes de cette histoire, Barbaja trouvait le jeune maestro en état satisfaisant de maturité.

Rossini, à sa descente de voiture, rendit visite à ce personnage.

— Vous m'avez écrit à Bologne, signor, lui dit-il, pour me proposer quatre mille écus d'appointements fixes. Je viens savoir le travail que vous exigez de moi.

— Oh! dit Barbaja, presque rien. Deux partitions par année, voilà tout. Seulement, je vous prierais d'arranger, de temps à autre, pour mes chanteuses, quelques anciens opéras, au moyen desquels je soutiens le répertoire.

— Accepté! dit Joachim.

Déjà au courant de beaucoup de détails intimes sur la vie du fermier des jeux et des théâtres, il devina pourquoi celui-ci posait comme condition dans le traité cet arrangement de vieux airs.

Isabella Colbrand, première cantatrice de San Carlo, manifestait, chaque jour, de nouvelles exi-

gences, Elle faisait changer une quantité de morceaux, et voulait qu'on les remit à neuf, en les façonnant aux caprices de sa voix.

L'habile compositeur lui arrangea tous les airs qu'elle voulut.

Il écrivit pour elle la partition d'*Elisabetta, regina d'Inghilterra*, où elle obtint, dans le rôle d'Elisabeth, un succès plus incontestable encore, s'il est possible, que celui de la Malanote dans l'opéra de *Tancrède*.

Cette partition donnait la mesure du grand talent magistral et de la grande manière qui devaient plus tard enfant er le *Mosè*, l'*Otello*, la *Semiramide* et aboutir à *Guillaume Tell*.

Il ne faut pas croire néanmoins que Gioacchino ne trouvât que des admirateurs. La critique, et une critique très rigoureuse, élevait sa voix à côté de l'éloge. On lui reprochait le défaut d'études, le défaut de science; on éprouvait ses œuvres, on le prenait en flagrant délit d'ignorance au sujet des règles les plus élémentaires de la syntaxe musicale.

Rien n'amusait le jeune maître comme ces reproches.

Il continua de laisser son travail incorrect, désignant lui-même les passages sur lesquels allait s'exercer le blâme.

Vingt fois il a écrit en marge de ses cahiers cette phrase moqueuse :

"*Per soddisfazione de' pedanti*, pour la satisfaction des pédants."

Soit indifférence réelle, soit système, on a toujours vu Rossini traiter sa gloire par dessous la jambe, rire d'enthousiasme de ses admirateurs, et mystifier ceux qui lui adressaient le plus de louanges.

Son existence à Naples était fort agréable. Il touchait ses mille francs par mois et travaillait fort peu.

A force d'étudier et de chanter avec la diva de San Carlo tous deux finirent par être tellement d'accord, qu'ils s'épousèrent au nez et à la barbe du pauvre fermier des jeux.

Barbaja n'avait point prévu cet excès d'harmonie.

Mademoiselle Colbrand, outre son talent d'artiste, avait au moins une vingtaine de mille livres de rente, ce qui ne fut point un obstacle au mariage.

Le virtuose méprisait la gloire; mais il commençait à tenir l'argent en fort haute estime.

Pour exécuter les clauses du traité Barbaja, il fit jouer à Naples, de 1816 à 1822, la *Gazetta*, — *Otello*, — *Armida*, — *Mosè*, — *Ricciardo e Zoraide*, — *Ermione*, — la *Dona del Lago*, — *Maometto II*, et *Zelmia*. Sa fécondité prodigieuse lui permit en outre, de donner à Rome *Torvaldo e Ordiska* — *Barbieri di Siviglia*, — la *Cenerentola* — *Adeluidi di Borgogna* et *Matilde di Sabran*. Venise obtint *Edoardo et Cristina*; Lisbonne eut en partage il *Califfo di Bagdad*, et Milan put applaudir la *Gazza ladra* et *Bianca et Fuliero*. Bref en moins de six années, Rossini composa dix-huit par-

titions, tout en menant la vie la plus extravagante et la moins laborieuse.

Le plus grand nombre de ses opéras tiennent le premier rang sur l'échelle lyrique, et cinq d'entre eux sont d'éclatants chefs d'œuvre.

Joués à six mois de distance, le *Barbier de Séville* et *Otello* mirent tour à tour Rossini aux prises avec la verve comique de Beaumarchais et la puissance tragique de Shakspeare.

Il ne resta ni au-dessous de l'une ni au-dessous de l'autre.

Pimpante, joyeuse et légère dans le gosier de Figaro, sa mélodie devient sombre, solennelle et fatale dans le gosier du Maure. Jamais musicien ne s'inspira de sujets plus opposés et n'y appropria son génie avec plus de bonheur.

La *Pie voleuse*, le *Mosè* et la *Dame du Lac* révélèrent de nouveaux prodiges opérés par cette merveilleuse flexibilité de talent.

A la première représentation de la *Gazza* le public fut saisi d'une sorte de délire. Les cris mille fois répétés de *Viva Rossini!* forcèrent le compositeur à se lever plus de cent fois pour saluer la salle.

— Quel beau succès, maître! lui dirent ses voisins de l'orchestre.

— Et quel mal de reins je vais avoir! leur répondit-il.

Dans ces sortes d'occasions, où le cerveau d'un autre eût éclaté d'orgueil, Rossini était calme, froid, railleur. Sa musique la plus admirable lui coûtait si peu d'efforts! il se montrait presque scandalisé qu'elle lui rapportât tant de gloire.

L'introduction du *Mosè* fut écrite en une heure au milieu du bavardage de douze ou quinze de ses amis, auxquels il donnait la réplique tout en griffonnant ses notes; et la prière sublime qui termine cet opéra fut composée plus rapidement encore.

Gioacchino quitta Naples peu de temps après son mariage, afin de se soustraire à la rancune de Barbaja devenu son ennemi mortel.

Il conduisit sa femme à Vienne, où elle chanta *Zelmira* devant la cour, puis ils prirent le chemin de Venise.

On les attendait au théâtre de la Fenice avec la partition de la *Semiramide*.

Ce fut le dernier opéra composé par le maestro pour l'Italie.

Barbaja qui, par ses richesses immenses, se rendait maître de beaucoup de situations, fit enlever à l'impresario de la Fenice tout ce que son théâtre avait de bons chanteurs. Il organisa, de plus, une cabale terrible, et fit tomber la *Semiramide* sur le lieu même où *Tancrède* avait reçu tant de couronnes.

Indigné de la conduite des Vénitiens, Gioacchino résolut de quitter son ingrate patrie.

La France et l'Angleterre, émerveillées de sa gloire, l'exhortaient depuis longtemps à passer les Alpes.

EUGENE DE MIRECOURT.

(à continuer.)

Nous empruntons à l'*Almanach de la Musique* publié à Paris, par le maison Alfred Ikclmer et Cie. (2de. Année, 1867) les intéressants détails suivants sur le

## MOUVEMENT MUSICAL A L'ETRANGER.

### ANGLETERRE.

Le mouvement musical en Angleterre est très-considérable, bien qu'au point de vue national il ne produise que fort peu de chose. Le Royaume-Uni a perdu au mois d'Octobre dernier le seul grand musicien qu'il ait jamais vu naître, William Vincent Wallace, auteur de plusieurs opéras justement admirés, et ne possède plus aujourd'hui, en fait de compositeurs dramatiques, que des artistes de troisième et de quatrième ordre, MM. Balfe, Macfarren, Henry Leslie, etc.

Londres compte seulement deux théâtres consacrés exclusivement à la musique : *Her Majesty's theatre*, où l'on joue l'opéra italien et le ballet ; et *Covent Garden*, qui joint l'opéra national à l'opéra italien. Quelques essais ont aussi été faits depuis quelque temps pour acclimater l'opéra anglais au petit théâtre *New-Royalty*. Voici les deux seuls ouvrages nouveaux représentés cette année en Angleterre :

.. Novembre 1865.—**Londres.** (Théâtre de Covent-Garden) : *Ida, ou les Cigognes protectrices*, opéra de M. Palgrave-Simpson, musique de M. Henri Leslie.—Retiré par les auteurs après la troisième représentation :

.. Février 1866.—**Londres.** (Théâtre New Royalty) : *Sylvia, ou la Fleur de la forêt*, opéra en 2 actes, de M. Elliot Galer, musique de M. Malandaine.

Les institutions musicales de Londres sont au nombre de dix, dont voici la liste avec l'indication de leur spécialité et la date de leur établissement :

<i>Madrigal Society.</i>	1741 Musique vocale sacrée et profane.
<i>Philharmonic.</i>	1812 Musique vocale et instrumentale.
<i>Sacred Harmonic.</i>	1832 Oratorios (sept cents exécutants).
<i>Musical Union.</i>	1845 Musique instrumentale de chambre.
<i>New Philharmonic.</i>	1852 Musique vocale et instrumentale.
<i>Leslie's Choir.</i>	1854 Musique vocale, soli d'instruments.
<i>London Musical Society.</i>	1859 Musique vocale et instrumentale.

### Monday Popular Concerts.

1859 Musique vocale et instrumentale de chambre.

### Martin's national Choral Society

1860 Oratorios (700 exécutants).

### Vocal Association, rétablie en.

1866 Divers.

Il avait été question, cette année, de la fondation d'un Conservatoire dont la direction aurait été confiée au célèbre chef d'orchestre, M. Costa. Ce projet semble abandonné. Par contre, l'Université d'Edimbourg a créé une chaire de théorie musicale, dont M. Herbert S. Oakley a été nommé titulaire.

Les journaux de musique publiés à Londres sont les suivants :

*The Musical World*, paraissant chaque semaine.

*The Musical Standard*, paraissant tous les deux jours.

*The Musical Times*, paraissant tous les mois.

*The Choir*, paraissant tous les mois.

*The Orchestra*, journal hebdomadaire important.

On y a aussi publié cette année deux petits ouvrages du genre du présent Almanach :

*Musical Directory, register and Almanack, 1866* (London, Rudall, Rose, Carte et Co., in-12).

*Dramatic and Musical Almanack for 1866* by J. W. Anson, (London, J. Diprose in-18.)

### ESPAGNE.

On sait combien peu la musique est florissante sur l'autre versant des Pyrénées. Il existe bien à Madrid un Conservatoire dont le directeur est M. Julian Romea, mais cet établissement fait fort peu parler de lui. D'autre part si l'on compte en Espagne un certain nombre de théâtres lyriques, ces théâtres sont à peu près exclusivement affectés au répertoire italien, et, à part quelques *zarzuelas* exécutées ici ou là, l'opéra national est encore à créer. Cependant, un mouvement semble se former, le public espagnol paraît prendre un goût de plus en plus vif aux choses de la musique, et plusieurs journaux se sont fondés à Madrid, *el Artista*, et la *Escena* ; à Barcelone, la *Iberia artistica* et la *Espana musical*. Cette dernière feuille a imaginé récemment un expédient fort heureux : dans le corps même du journal, mais paginé spécialement et disposé de façon à pouvoir être détaché et réuni sous forme de volume, elle a entrepris la publication d'un ouvrage ainsi intitulé : *Biografias de los músicos mas distinguidos de todos los paises*, publiées par le *Espana musical*, bajo la direction de D. Antonio Fargas y Soler. Il existe à Madrid une Société de concerts placée sous la direction de M. Barbieri, qui a donné périodiquement, dans l'établissement appelé *Jardins d'Apollon*, des concerts de musique clas-

sique et moderne.

### Opéras nouveaux.

.. Décembre 1865.—**Valence.** (Th. de l'Opéra): *Gli Amanti di Teruel* opéra italien de Mlle. Rossario Zapater, musique de M. Avelino de Aguirre, joué par MM. Farvaro, Pavani, Majui, Mmes. Passerini et Sanchioli.—Les deux auteurs sont Espagnols.

.. Juillet 1866.—**Barcelone.** (Th. des Campos Eliseos): *Pañ y Toros* "zarzuela" en 3 actes, de M. Picon, musique de M. Barbieri

25 Août.—**Barcelone.** (Prado Catalan): *Un Rapacín de Candás*, "zarzuela" en un acte de M. . . . ., musique de M. Balart.

.. Août.—**Barcelone.** (Th. des Campos Eliseos): *Las Hijas de Heva*, "zarzuela" en 2 actes, de M. . . . ., musique de M. Gaztambide.

.. Août.—**Barcelone.** (Th. des Campos Eliseos): *Maria*, "zarzuela" en 1 acte de M. Eduardo Vidal, musique de M. Nicolas Manent.

.. Août.—**Barcelone.** (Th. du Prado Catalan) *Los Guardianes del Rey de Siam*, "zarzuela" en un acte, de M. . . . ., musique de M. Balart.

### RUSSIE.

Le mouvement musical on le sait, est à peu près nul en Russie. Il existe cependant un Conservatoire à Saint-Petersbourg, et l'on vient d'en fonder un autre à Moscou, dont le directeur est M. Nicolas Rubinstein; mais les institutions ne peuvent rien lorsque les intelligences sont rebelles et les tempéraments opposés à un ordre d'idées.

Pourtant le prince Galitzine a établi l'hiver dernier, à Moscou, dans la salle du grand manège, des concerts populaires sur le modèle des nôtres, avec des places à 20 kopeks (environ 75 centimes) L'orchestre est, dit-on, excellent, et la partie chorale est desservie par des chantres au nombre de cinq cents.

Un seul opéra nouveau a été joué cette année; c'est *Rognéda*, ouvrage en cinq actes, musique de M. Seroff, que l'on a représenté sur le théâtre Marie, de Saint-Petersbourg, à la fin d'Octobre 1865. Pour récompenser l'auteur de cette partition, le czar lui a fait parvenir un cadeau de 2,000 roubles et le brevet d'une pension viagère de 1,200 roubles.

N'oublions pas de dire qu'un théâtre italien rival des plus importants de l'Europe, et monté sur un grand pied, existe à Saint-Petersbourg.

### POLOGNE.

Nous n'avons que bien peu de notions sur l'état de la musique en Pologne. Ce malheureux pays, d'ailleurs, souffre tellement depuis longues années et a été si cruellement éprouvé dans ces derniers temps, que les questions d'art y sont évidemment primées par toutes les autres.

Tout ce que nous savons, c'est qu'un Conservatoire placé sous la direction de M. Appolinaire de

Kontzki, violoniste distingué, existe à Varsovie, où il a été fondé il y a quelques années; que la même ville possède un théâtre italien, et qu'un opéra nouveau en langue nationale, *Pokusa ou la Tentation*, musique de M. Duniecki, a été représenté au mois de Mai dernier.

### DANEMARK.

A part la création d'un Conservatoire qui a été organisé au mois d'Août à Copenhague, nous n'avons aucun renseignement sur l'état musical de ce pays.

Un M. Moldenhauer laissa par testament un legs assez considérable pour subvenir aux frais de l'établissement qu'il désirait voir créer. Trois directeurs ont été nommés: MM. Niels Gade, compositeur distingué, organiste de la cour et chef de l'orchestre de la Société des concerts; Hartmann et Paulli, maître de la chapelle royale. Voici les noms des professeurs:

MM. RÊE et WIUDING (*piano et accompagnement.*)

TOFTE (*violin*);

CARL HËLSTËD (*chant*);

HARTMANN (*orgue, chant-point et fugue*);

PAULLI (*école du chef d'orchestre*);

NIELS GADE (*composition, instrumentation*);

GEHAUER (*instruction élémentaire et théorie musicale*).

Le Conservatoire admet des élèves des deux sexes, artistes ou amateurs; ces élèves seront obligés de prendre part aux cours de piano, de chant et de théorie, et paieront environ 300 francs par an pour y recevoir une instruction complète qui n'excédera pas trois ans(?).

Des lectures seront faites sur différents sujets concernant l'histoire et la philosophie de la musique.

### FAITS DIVERS.

A l'opéra M. Verdi assiste à toutes les répétitions de *Don Carlos* qui se pressent vivement d'arriver à terme.

— Mlle. Harris, jeune chanteuse américaine, a, dit-on, débuté aux Italiens. Nous le voulons bien. Mlle. Patti n'a plus le privilège d'attirer la foule, il fallait bien la remplacer par quelqu'un ou quelque chose. Allons! en avant! messieurs de la reclame!

— M. Delle Sedie a accepté la place de professeur au Conservatoire, laissée vacante par la mort de M. Paulin.

La grande pièce de l'Exposition aux Fantaisies-Parisiennes a pour titre la "Tour de Babel." Elle est d'Amédée Koland; la musique est de M. Debillemont.

— A l'Athénée. le *Désert* a été encore exécuté la semaine dernière. On y prépare le *struenci* de Meyerbeer, et le grand oratorio de Costa, *Naman*. L'auteur viendrait lui-même conduire son œuvre. Nous dirons aussi quelques mots des chœurs d'*Ulysse*, de Gounod, dans notre prochain numéro.

## DE L'ENSEIGNEMENT DU PIANO.

(Suite.)

### XI.

Des qualités accessoires du professeur.—De ses rapports avec l'entourage des élèves.

Jusqu'à présent nous avons étudié tout ce qui se rattache directement au professorat. Examinons maintenant certains détails qui, bien qu'accessoires ont cependant une grande importance dans la carrière, si difficile de l'enseignement.

Certains professeurs, gens de talent d'ailleurs, se plaignent amèrement du peu d'extension de leur clientèle. Ils se lamentent en voyant le nombre de leurs élèves se restreindre au lieu de s'augmenter; et, ne s'expliquant pas la raison de cet insuccès, ils accusent le sort et s'en prennent à leur malencontreuse destinée. Cette phrase vulgaire: *Je n'ai pas de chance*, que de fois n'a-t-elle pas été prononcée! En général, on rejette beaucoup trop sur les hasards de la vie tel événement contraire ou telle situation fâcheuse qu'il eût été souvent très-facile d'éviter.

Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures;  
On pense en être quitte en accusant son sort;  
Bref, la fortune a toujours tort.

En effet, que ces professeurs fassent un retour sur eux-mêmes; qu'ils sondent leur conscience, qu'ils examinent sévèrement leur conduite. Ont-ils toujours apporté dans le cours de leur enseignement cette énergie, cette persévérance, ce zèle infatigable sans lequel il n'est pas de succès possible? Pour eux l'exactitude est-elle un devoir, la patience, une vertu? Certes ces qualités secondaires ne remplacent pas le talent; mais elles le complètent, le fortifient, et donnent au maître cette influence active par laquelle il étend et consolide son autorité.

Ne nous méprenons pas sur le sens de ce mot. L'autorité du professeur sur l'élève doit s'établir moins par l'emploi d'une sévérité systématique que par une sorte d'ascendant moral. Loin d'inspirer la crainte, il faut que le maître inspire la confiance et l'amour du devoir. En un mot, il doit régner par l'affection. Mais ici se présente un nouveau danger. L'affection entraîne quelquefois la familiarité, et le jour où toute déférence serait oubliée, l'autorité s'évanouirait sans retour. Quelle que soit donc, dans les relations de la vie privée, l'intimité des sentiments qui vous rapprochent, n'oubliez jamais, une fois la leçon commencée, que votre rôle et celui de l'élève n'admettent aucune confusion et doivent rester profondément distincts. Rétablissez alors la distance qui doit toujours séparer le disciple du maître. Pendant une heure reprenez tous vos droits; pendant une heure enfin que l'ami disparaisse pour faire place au professeur.

Considérons maintenant à un tout autre point de vue les qualités accessoires dont j'ai parlé tout à l'heure. Si ces qualités sont en elles-mêmes une

des conditions vivifiantes de l'enseignement, elles n'exercent pas moins d'influence sur les rapports du professeur avec l'entourage des élèves. Qui ne reconnaîtra que la douceur, la patience, la ponctualité doivent vous concilier l'estime et l'affection de tous? Qui ne reconnaîtra que, cette ponctualité, cette douceur, offriront constamment l'occasion de parler de vous avec éloge, tandis que les défauts contraires pourront vous attirer des reproches auxquels, par un sentiment de dignité personnelle, vous ne devez jamais vous exposer? Je sais que les parents de vos élèves, fidèles aux habitudes d'une parfaite éducation, ne vous avertiront jamais de vos torts d'une manière qui puisse blesser votre susceptibilité. Si l'on hasarde une observation, j'admets qu'elle vous sera présentée avec cette réserve, cette convenance, cette délicatesse enfin qui est l'essence même des gens comme il faut. Mais le voile qui cache un reproche est toujours transparent. Vous comprendrez que tant de précautions n'étaient pas nécessaires pour prononcer une parole obligeante et, au fond de tous ces ménagements, vous sentirez l'offense. Ayez donc toujours pour vous le droit et la raison. Soyez irréprochable, vous n'en serez que plus fort. Par là vous obtiendrez la considération qu'on doit envier le plus: celle qui prend sa source dans le respect qu'inspirera toujours aux gens de bien l'amour du devoir et la fidélité aux lois de la conscience.

### XII.

Considérations générales.—Derniers conseils.

Terminons par quelques aperçus généraux ce petit livre qui s'adresse, ne l'oublions pas, aux professeurs récemment entrés dans la carrière de l'enseignement.

Le professorat demande une aptitude toute particulière. Quelque talent d'exécution qu'il possède d'ailleurs, celui qu'une vocation déçue ne porte pas vers l'enseignement ne sera jamais qu'un professeur médiocre. Ce don de transmission, si rare et si précieux, cette sorte d'intuition qui fait pénétrer tout d'abord le caractère d'un élève; ce jugement sûr et rapide qui découvre à propos les moyens de réussir, soit l'affection, soit la douceur ou la fermeté; cette clarté dans la démonstration, si nécessaire surtout avec les enfants; en un mot, cet art difficile d'instruire en intéressant toujours, tout cela ne s'apprend guère: c'est un don de la nature plutôt qu'un fruit de l'étude.

Néanmoins le goût de l'enseignement fait naître quelquefois et développe peu à peu ces qualités essentielles. Appliquez-vous donc à les acquérir. Sur toute chose, faites en sorte, en présence de votre élève, de montrer constamment une aimable égalité d'humeur, car rien n'est contagieux comme l'ennui. Que peut-on espérer d'une leçon prise avec fatigue, avec dégoût? Si la forme en est attrayante, cette leçon, bien au contraire, sera toujours acceptée comme un plaisir ou comme un délassement. Sachez vous faire aimer, c'est la moitié du succès. Exercez sur votre jeune disciple

cet ascendant moral dont j'ai parlé précédemment. Entre le maître et l'élève a dit un compositeur célèbre, "il faut une confiance réciproque, une foi active et sincère, une sympathie qui attire l'un vers l'autre, une sorte de rayonnement de l'amour paternel et du dévouement filial."

L'étude qu'on aime est toujours féconde. Inspirez donc, avant tout, l'amour du travail. Faites pressentir à votre élève les avantages, les jouissances que procure le talent. Employez les séductions mêmes de l'art qu'il cultive pour développer en lui le goût et le sentiment du beau. En un mot, faites aimer la musique. Mettez-vous donc fréquemment au piano. Mais si vous n'êtes pas mille fois sûr de vous-même, si vous craignez que la plus légère hésitation vous trahisse, préparez-vous, étudiez d'avance, s'il le faut car vous devez offrir le modèle d'une exécution irréprochable. N'oubliez jamais que chaque élève est pour vous un juge, et souvent un juge sévère. Les enfants surtout éprouvent une joie maligne à trouver leur professeur en défaut, et, le jour où le prestige de la supériorité se serait évanoui, l'autorité du maître aurait disparu sans retour.

Rien n'est immuable dans la nature et tout chose a sa croissance et son déclin. Les plus brillants talents n'échappent pas à cette loi générale : l'exercice les développe, comme l'inaction les amoindrit. Le progrès est un signe de vie. On ne saurait donc trop encourager le zèle des professeurs qui s'appliquent constamment à se perfectionner dans leur art. Il s'en rencontre qui, de loin en loin dérober de courts instants à leurs travaux pour venir puiser de nouvelles forces dans les conseils du maître qui les a formés. Après de ce maître, qui souvent fut un ami, un protecteur, le talent s'épure encore, l'expérience se complète et s'affermi. D'autres, que la distance, ou des obstacles de diverse nature, privent de cet avantage, se voient parfois surpassés par quelque élève d'élite dont la brillante organisation aura été depuis l'enfance, cultivée avec amour. Dans cette situation, acceptez, jeunes professeurs, acceptez fièrement une défaite honorable ; soyez les premiers à proclamer cette victoire qui vous est due, car le triomphe du disciple est la gloire du maître. Quel plus beau témoignage de vos soins, de vos lumières ! Loin d'être affaibli par la supériorité de votre élève, vous grandirez au contraire dans l'opinion de tous. Vous trouverez là le dédommagement de vos longs travaux, le prix de tous vos efforts, et vous pourrez dire avec un penseur célèbre : "La plus douce récompense d'un professeur qui n'est pas trop indigne de ce titre est de voir s'élaner sur ces tracés de jeunes et nobles esprits qui aisément le devancent et le laissent bien loin derrière eux."

FÉLIX LE COUPEY,

Professeur au Conservatoire Impérial de musique.

Fin.

## CONSEILS DE ROBERT SCHUMANN AUX JEUNES MUSICIENS,

TADUITS PAR L'ABBE FRANCOIS LISZT.

(Suite.)

— On peut beaucoup apprendre des chanteurs et des cantatrices, mais il ne faut pas accepter tous leurs conseils.

— Pensez que vous n'êtes pas seul au monde ; soyez donc modeste. N'oubliez pas que vous n'avez encore rien pensé, ni découvert, que d'autres ne l'aient pensé ou découvert avant vous : et l'eussiez-vous réellement fait, considérez-le comme un don du ciel que vous devez partager avec tous.

— L'étude de l'histoire de la musique et la pratique des chefs d'œuvre de ses diverses époques, vous apprendront le mieux à éviter la vanité et la présomption.

— Le livre de Thibaut : "Sur la pureté en musique" est fort beau ; vous devrez le lire quand vous deviendrez âgé.

— Si vous passez devant une église et que vous y entendiez toucher de l'orgue, entrez et écoutez. S'il vous est même permis de vous asseoir sur le banc de l'orgue, essayez de placer vos petits doigts sur les touches et admirez la grandeur et la puissance de notre art.

## CORRESPONDANCE.

Québec, 24 Février, 1867.

Monsieur l'Editeur,

Je suis encore sous le charme de la délicieuse soirée donnée à l'école normale Laval jeudi dernier.

Mademoiselle Dupré, dont le chant devient de jour en jour plus artistique, y a dit avec le plus grand bonheur la tyrolienne du *Carnaval de Venise* d'Ambroise Thomas, ainsi qu'une Berceuse de Gounod et une cavatine de Hérold. Je suis d'ordinaire assez sobre de louanges, mais je puis dire sans sortir de la stricte vérité que Mademoiselle Dupré a eu ce soir-là, des moments dignes d'une grande cantatrice.

Après Mademoiselle Dupré, le héros, de la soirée fut sans contredit Mr. Chatillon, professeur de musique au collège de Nicolet, qui fit admirer sa belle touche sur le violon, mais surtout qui fit rire aux larmes avec son témoin *Giblon*.

Je me garde bien d'oublier les desopilantes chansons de MM. Mercier et Dugal, non plus que les *sois* chantés avec tant de distinction par Mr. Plamondon. Mais ce qu'il me serait plus impossible d'oublier encore, c'est cette inflexion, de voix si pleine de mélancolie avec laquelle Mr. Napoléon Legendre a dit la phrase charmante : *Martha*,

*Martha* !... Mr. Legendre a su donner quelques unes de ces notes qui échappent à toute analyse, tant les sentiments qu'elles réveillent sont d'une nature délicate. Jeune homme ou enfant; j'entendais souvent de ces notes suaves qui jettent l'esprit dans un monde idéal et disent au cœur des choses mystérieuses qui échappent à l'art de la parole; mais aujourd'hui ces notes se font de plus en plus rares pour mon oreille, hélas ! un peu blâsée. . . .

Les élèves de l'école normale étaient seuls chargés de la partie littéraire de cette soirée. Ils s'en acquittèrent de manière à faire le plus grand honneur à leur professeur, Mr. Thibault, qui les avait préparés. Ils chantèrent aussi deux beaux chœurs, dont l'un (*L'orgue*, par Laurent de Rillé) a fait beaucoup d'effet.

Depuis deux mois, notre monde musical mène une vie fort active. Une messe solennelle, composition du chevalier Neukomm, a été chantée avec succès par les élèves du petit séminaire, dirigés par Mr. l'abbé Hamel, le jour de la St. François de Sales. Mr. Lavigreur, avec sa complaisance accoutumée, fit entendre en cet circonstance deux magnifiques morceaux, dont un de Ernst et l'autre de Vieuxtemps. Une autre messe solennelle, composition de T. de la Hache, fut aussi chantée, à la congrégation de la Haute-ville, le 2 Février, jour de la Purification. Puis une série de concerts populaires, très-goûtés du public et dans lesquels MM. Millar, Pfeiffer, Lavigreur, Plamondon et Peachy se distinguèrent particulièrement, a été donnée par Mr. Morgan. Enfin un auditoire assez nombreux a suivi fidèlement, à l'école normale Laval, un cours public de solfège qu'y a donné M. le professeur de musique de cette institution.

On vient de me remettre un quadrille frais composé, œuvre de Mr. Gustave Gagnon. Il porte le nom d'un roi qui habitait un "palais d'écorce," suivant la pittoresque expression de Mr. Chauveau. On en dit beaucoup de bien, et il semble nous arriver en même temps que le carême tout exprès pour faire *biner* les danseurs.

Au moment où je vous écris, on parle de nouvelles politiques importantes, apportées par l'électrique chaînon à travers le pays des baleines. Ce qui m'amuse le plus de toutes ces nouvelles, c'est de penser que, sous le futur régime de la confédération, le Bas Canada va s'appeler Québec, et que, vous autres montréalais, vous allez tout-à-coup devenir Québécois? Ça doit vous gonfler joliment!

Votre, etc.,

X.

## MUSIQUE COPIÉE ET TRANSPOSÉE

au magasin de musique

**M. A. J. BOUCHER,**

260, Rue Notre Dame.

## CONCERTS PARTICULIERS, A PARIS.

On conçoit qu'il nous serait impossible—autant que ce serait inutile—d'énumérer tous les concerts donnés à Paris dans le cours de la saison. Nous allons donc nous borner à signaler les plus importants, dont nous ferons deux parts: l'une, consacrée aux compositeurs, qu'ils soient ou non virtuoses, en faisant suivre leur nom de la mention des œuvres nouvelles qu'ils ont fait entendre; l'autre, qui comprendra les simples exécutants.

### COMPOSITEURS.

- MM. Charles Dancla.—Ouverture de Charles Quint.—Hymne à l'Agriculture, chœur à quatre voix d'hommes et orchestre paroles de M. Urbain Feytaud.—Christophe Colomb, scène instrumentale dramatique, pour orchestre.—Fantaisie pour violon, avec orchestre.—Symphonie concertante pour deux violons.—La résurrection, hymne à quatre voix d'hommes, avec orchestre paroles de M. Antony Deschamps, traduits de Manzoni. Saint Saëns.—Suite pour piano et violoncelle.—Quintette pour piano et instruments à cordes. Georges Pfeiffer.—Symphonie en ré.—Ouverture du Cid.—L'Écossaise Marguerite à la fontaine: pièces pour piano. Perry Biagioli Henry et Antonine.—Divers morceaux pour chant, chœurs, orchestre, musique de chambre. Gouffé.—Rondo-fantaisie pour la contre-basse. Eschner.—Quatuor en fa pour instruments à cordes.—Quatuor en ré pour piano et instruments à cordes.—Trio en mi pour piano, violon et violoncelle.—Saltarelle pour violoncelle et piano.—Mélodies vocales. G. Jacobi.—Fantaisies pour violon. Krüger.—Fantaisies pour piano. Lepot-Delahaye.—Fantaisies pour piano. Vizontini.—Fantaisies pour violon. Chevillard.—Concerto en ut pour violoncelle.—Mélodies vocales. Henri Kowalski.—Compositions légères pour piano. François Michiels.—Symphonie.—Ouverture de concert.—Élégie pour violon. Ed. Broustet.—Trio pour piano, violon et violoncelle.—Tarentelle pour deux pianos.—Valse de concert pour piano.—Deux Mazurkes pour piano. Mme. Farrenc.—Duo pour deux pianos.—Trio pour piano, flûte et violoncelle.—Souate pour piano et violon.—Quintette pour piano et instruments à cordes.—Air suisse varié pour piano et violon.—Deux Etudes pour piano. Alberti Sowinski.—Diverses œuvres pour chant et orchestre. A. de Vaucorbeil.—Deux Quatuors pour instruments à cordes.

### VIRTUOSES.

- MM. Henri Fissot [piano], Ketterer, [id.], Diemer [id.], Alex. Billet [id.], Ce. Jeltsch [id.], Besseins [id.], Alfred Jaëll [id.], Sivori [violon], Siglicelli [id.], Léopold Dancla [id.], Sarasate [id.], Gariboldi [flûte], etc., etc.

## MOZART ET L'ACCORDEUR.

## I

En septembre 1767, Mozart alla de nouveau à Vienne avec son père et y séjourna jusqu'en décembre 1769. Il avait alors douze ans. Son exécution et son génie précoces furent vivement admirés, mais sans lui attirer de bien grandes largesses. Joseph II lui-même donna à cet égard un exemple qui ne fut que trop généralement suivi.

Mozart et son père avaient leur domicile dans l'un des faubourgs. La tristesse et le découragement en étaient à peu près le seul luxe. Par intervalle, néanmoins, le jeune maître, en préludant à cette musique qui par-dessus toutes les autres ne s'empare des sens que pour enivrer l'âme, agrandissait cet intérieur, le revêtait d'or, de peintures, l'inondait de lumière, le pluplait d'un monde idéal et merveilleux.

Un homme en était l'hôte assidu, celui qui leur avait loué le piano. Sous le prétexte de visiter l'instrument et de l'accorder, cet homme venait jusqu'à deux et trois fois par semaine. Sa perruque bien frisée, son jabot et ses manchettes en dentelle, son habit marron à boutons brillants, ses bas de soie, ses souliers à boucles, sa bonne mine, le faisaient ressembler à bien des gens. Seulement, il était taciturne et un peu bizarre. Ainsi, après avoir parcouru le clavier et s'être assuré que toutes les notes en étaient justes, il avait coutume de s'asseoir dans un coin pour regarder le jeune prodige en souriant et avec des yeux d'où ruisselait une sorte de magnétisme.

C'était en réalité une influence à laquelle Mozart ne savait pas se soustraire. Il allait docilement au piano, préludait, imaginait un thème, le reproduisait et le variait dans une série d'improvisations, ouvrait ensuite quelque cahier de Sébastien Bach, jouait des fugues, des gigues, des sarabandes; puis, quand on pouvait le croire sur les dents, exécutait souvent encore tout un concert.

Bien des fois, Léopold Mozart avait été sur le point de dire à ce visiteur indiscret :

— Vous venez trop souvent, monsieur Fischer. Le piano est d'accord. C'est grossir votre note à plaisir. Nous vous devons déjà beaucoup, et nous sommes bien pauvres.

Un regard de son fils, heureux d'avoir un auditeur si attentif, si fervent, si enthousiaste, l'en avait toujours détourné.

Sur ces entrefaites, Léopold Mozart se résolut à faire un voyage en Italie. Il s'occupa de prendre congé des amis qu'il avait et de mettre ordre à ses affaires. Fischer averti envoya, la veille de leur départ, deux hommes chercher son piano. Lui-même entra peu après. A son air soucieux, embarrassé il y avait lieu de croire qu'il attendait son dû. Aussi le père cachant mal son inquiétude et sa tristesse, s'empressa-t-il de tirer sa bourse déjà, hélas ! bien légère et de dire :

— Réglons nos comptes, monsieur. Nous avons votre piano depuis trente mois, ce qui, à raison de deux florins par mois, fait juste soixante florins. Il y a les accords en plus. Ils sont nombreux. Je n'en sais pas le chiffre exact; mais vous les avez sans doute marqués...

L'accordeur releva la tête.

Nos comptes, fit-il de l'air d'un homme qui n'est pas à ce qu'on lui dit, nos comptes ! A quoi pensez-vous ? Mais vous ne me devez rien.

— Rien !

— S'il y a ici un débiteur, c'est moi.

— Voyons, monsieur, voyons, reprit Léopold Mozart avec quelque vivacité, parlons sérieusement. Faites vos calculs en conscience et dites-moi combien nous vous devons. Vous êtes venu souvent, bien souvent, et je ne prétends pas que vous vous soyez dérangé pour rien.

Fischer fronça les sourcils, prit un air bourru et répliqua :

— Parlons donc sérieusement... Oui, c'est vrai, vous me devez soixante florins de loyer et peut-être autant d'accords.

Il se leva et poursuivit :

Mais moi, moi, est-ce que je n'ai pas aussi un mémoire à acquitter?... Voilà près de deux ans que je viens chez vous trois fois par semaine, que l'admirable Wolfgang me berce des heures entières de son enchanteresse musique, m'enivre des plus pures jouissances, me ravit jusqu'au troisième ciel. Vous imaginerez-vous par hasard que cela ne vaut pas aussi quelque chose ? Ce serait singulier. Mettez la séance à un florin seulement, ce qui à mon avis est bien peu, calculez, et vous verrez que c'est encore moi qui vous suis redevable et de beaucoup.

Léopold Mozart ne pouvait croire à un pareil désintéressement. Il ouvrait de grands yeux, étudiait le visage de l'accordeur avec surprise. D'un air chagrin celui-ci ajouta :

— Je n'ai qu'un regret, celui de vous voir partir et perdre le bonheur d'entendre votre incomparable fils, aux mêmes conditions.

La satisfaction du père n'était plus retardée que par de légers doutes.

— Vous allez entreprendre un grand voyage, dit encore l'accordeur, et vous n'avez pas fait ici de brillantes affaires. Gardez votre argent, il vous en faut; tandis que moi, gagnant au delà de mes besoins, j'ai de tout à profusion.

Cette économie de deniers dans un pareil moment causa au père de Mozart une profonde joie. Il était confondu de la générosité du brave homme, et ne savait comment l'en remercier.

Présent à cette scène, Mozart ne soufflait mot... Il n'avait jamais été enfant. Une sensibilité des plus vives comme une rare intelligence l'avaient toujours caractérisé. Il comprit que Fischer avait deviné leur détresse et prenait ce détour délicat pour leur venir en aide. Son émotion éclata. Il s'empara des mains de l'accordeur les serra vivement, et dit avec assurance :

Soit, monsieur Fischer, soit, nous acceptons. C'est une dette d'honneur que je contracte, et j'espère bien être en mesure de l'acquitter un jour.

— Bien, bien, dit le brave homme tout attendri, partez, ne vous inquiétez pas de cela : songez à vous, à votre art, à votre fortune. Je ne demande qu'à ne pas mourir sans avoir la consolation de vous revoir et de vous entendre encore...

Aucun détail du voyage de Mozart en Italie n'a échappé aux biographes. On sait qu'à Vérone, à Milan, à Mantoue, à Florence, à Naples, il reçut des ovations, qu'il fut chanté par les poètes, qu'on frappa des médailles à son effigie, qu'à Rome et à Bologne les plus célèbres professeurs déclarèrent n'avoir rien à lui apprendre. Frappé des formes et de la correction d'une antienne à quatre parties que n'eût pas reniée Palestrina, le père Martini, savant musicien, l'appellait *l'illustre maître*, et Adolphe Hasse, surnommé par les Italiens le *divin Saxon*, disait, après avoir entendu un opéra et une cantate, dans lesquels probablement il se retrouvait lui-même, disait : " Cet enfant nous fera tous oublier."

Jusqu'en 1781, époque à laquelle il retourna à Vienne pour s'y fixer, Mozart ne cessa d'aller et de venir d'un pays dans un autre. Le nombre de ses compositions était considérable. Il avait composé des opéras italiens, des opéras allemands des cantates, de la musique d'église, des symphonies, des concertos, des quatuors, et promettait déjà un maître dans tous les genres. Hormis en France, il avait partout causé une émotion extraordinaire. Si sa fortune eût seulement approché du retentissement qu'avait son nom, il eût eu l'opulence d'un prince. Cependant il reparut à Vienne à peu près aussi pauvre qu'il en était parti.

Sur les instances d'une comtesse et d'un prince, Joseph. Il se décida enfin à le nommer son maître de chapelle et à lui demander un opéra pour la cour. *L'Enlèvement au sérail* fut composé. Cet opéra eut un succès prodigieux. Mozart fut proclamé par les musiciens eux-mêmes le plus grand artiste de son temps.

Douze années s'étaient écoulées depuis son départ pour l'Italie avec son père, et dans ce laps de temps comblé par les voyages, les travaux et les soucis, au fond de sa mémoire, toute surprenante qu'elle était, bien des souvenirs avaient fait naufrage.

Un jour, sans être le moins du monde troublé par la partition de l'homme qui en ce moment même accordait son piano, ni par le bruit des conversations de sept ou huit visiteurs, il composait sur le coin d'une table. Par intervalle ses doigts s'arrêtaient, ses lèvres jetaient un mot au vol, ses regards allaient au hasard d'un objet à un autre.

À diverses reprises, le visage de l'accordeur fut ainsi au bout de ses yeux. D'abord il n'y prit point garde. L'instant d'après il y retourna. Il lui sembla ensuite que les traits de ce visage ne lui étaient pas inconnus. Puis il fut évident, à son air rêveur et à la mobilité de ses yeux, qu'il était préoccupé d'un souvenir et cherchait à quel instant

et à quelle circonstance de sa vie il devait le rapporter.

Cet accordeur était vieux et cassé. De sa perruque en désordre et mal mise s'échappaient, par-ci, par-là, des mèches de cheveux jaunâtres. Ses sourcils pesants, ses traits gros et affaissés, son teint rouge, son œil en dessous, l'arc de ses lèvres minces, lui donnaient une physionomie particulièrement sombre, amère, morose. Jusque dans le laisser-aller de son habillement, sinon malpropre, du moins excessivement pauvre, on devinait l'un de ces hommes qui par mépris et par dégoût, arrivent à faire litière de la répugnance d'autrui.

Sa besogne terminée, il rangea ses outils dans un étui de cuir, abaissa le couvercle du piano ; puis, d'un air honteux, farouche, essaya de gagner la porte derrière les causeurs qui faisaient cercle autour du maître. Mozart l'arrêta.

— Attendez donc, bon vieillard, lui dit-il.

À cette parole amicale, le pauvre homme frémît de la tête aux pieds. Il se retourna, chancela, sembla comme ébloui.

— Que vous est-il dû ? lui demanda Mozart.

— Monsieur le maître de chapelle de Sa Majesté Impériale, balbutia l'accordeur de plus en plus troublé... rien, peu de chose, je ne suis pas resté longtemps... vous me donnerez un thaler.

— Un thaler ! fit Mozart en plongeant la main dans son gousset. Allons donc ! un brave homme comme vous ne peut se déranger pour un thaler.

Et il lui offrit une poignée de florins.

L'effet de cette libéralité fut tout autre que celui qu'on devait en attendre. Une sourde révolte crispa les traits du vieillard. Il recula d'un pas, agita les lèvres, parut sur le point de s'emporter. Puis non moins vivement, ses muscles se détendirent ; sa colère s'éteignit. Il se borna à dire d'une voix tremblante, profondément altérée :

— Maître, remettez, de grâce, ces florins dans votre poche. De l'Empereur lui-même, je ne recevrais pas un kreutzer de plus que ce que mérite ma peine.

Non moins ému que surpris, Mozart lui donna un thaler et le laissa partir.

Ce mélange de pauvreté et d'orgueil fut critiqué par les uns et raillé par les autres. Mozart, lui, ne vit là matière ni au blâme, ni à la raillerie.

— Cet homme, dit-il, n'a probablement pas été toujours ce que vous le voyez. Quelque catastrophe l'aura courbé, abattu. Tout à l'heure, on pouvait croire que sous ces chairs flasques, sous ces traits déprimés, se cachait une âme éteinte. Un éclair en a soudain jailli, et, ne l'avez-vous pas remarqué ? sa taille s'est redressée, sa figure a laissé paraître du feu, une expression presque noble. Je me suis rappelé ces ruines auxquelles un rayon de soleil redonne pour un instant la vie...

Il quitta son siège, arpenta sa chambre et devint si songeur, si soucieux, qui ses amis, peu après, croyant s'apercevoir qu'ils étaient gênants, levèrent la séance et le laissèrent seul.

CHARLES BARBARA.

(à continuer.)

**Calendrier Mensuel et guide des Organistes et Chantres pour les Offices  
des Dimanches et Fetes.**

Consacré a St. Joseph.

MARS.

Ce mois a 31 jours.

Mars primitivement le premier mois; institué par Romulus qui prétendait descendre du dieu Mars auquel il consacra ce mois.

J.M.	J. S.	Fêtes Religieuses.	ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES ET NATIONALES.
1	V	Ste. Antonine.	Mort de Neil Gorr, violoniste Ecossais distingué, 1807.
2	S	St. Claude.	Naissance de Giulio Briccialdi, flutiste célèbre, 1818.
<b>3. 7. La Quinquagesime</b> Semi-Double. <b>Messe des Dimanches pendant l'année</b> Vêpres du Dimanche. Hymne: <i>Lucis creator optime</i> . Mémoires du suivant et de Ste. Luce.			
4	L	St. Casimir.	(le 3) Mort du célèbre violoniste Viotti, 1824.
5	M	St. Phocas.	Mort du Dr. Arne, 1778.
6	M	Les Cendres.	Union de L'Angleterre et de l'Ecosse, 1707.
7	J	St. Thomas d'Aquin.	Mort d'Albrechtsberger, le précepteur de Beethoven, 1809.
8	V	St. Euloge.	Naissance de George W. Martin, 1825. [tingué, 1566.
9	S	Ste. Françoise.	Assassinat de Rizzio, Secrétaire de Marie, reine d'Ecosse, et artiste dis-
<b>10. 11. 1er. du Carême.</b> Semi-Double. <b>Messe du Carême, sans orgue.</b> 1res. Vêpres du suivant. Hymne: <i>Iste C'nfessor</i> . Mémoire du 1er. Dimanche du Carême.			
11	L	St. Jean de Dieu.	Naissance, en Irlande, de William Vincent Wallace, 1815.
12	M	St. Grégoire.	Naissance du Dr. Arne, 1710.
13	M	St. Nicéphore.	Naissance de Sir John Hawkins, 1779, d'Oliver Shaw, 1779.
14	J	Ste. Mathilde.	(le 10) Mort de Muzio Clementi, 1832.
15	V	St. Tranquille.	Naissance de Charles Dibden, compositeur de Romances, 1745.
16	S	Ste. Eusebie.	Décès du R. P. Jean Joseph Casot, dernier membre de la Compagnie de Jésus en Canada, — âgé de 72 ans.
<b>17. 18. 2eme. du Carême.</b> Semi-Double. <b>Messe du Carême, sans orgue,</b> 1res. Vêpres du suivant. Hymne: <i>Christe sanctorum decus Angelorum</i> . Mémoire du Dimanche.			
18	L	St. Gabriel Archange	Beethoven adresse sa dernière lettre à Moscheles, 1827.
19	M	St. Joseph.	Mort de Stephen Storace, 1796
20	M	St. Patrice (le 17).	Mort de Newton, 1727.
21	J	St. Benoit.	Naissance de JEAN SÉBASTIEN BACH, 1685.
22	V	Ste. Lée.	La partition de <i>la Création</i> de Haydn parvient à Londres, 1800. [1838.
23	S	St. Victorin.	(le 24) Première apparition de Mme. Persiani au Théâtre de sa Majesté.
<b>24. 19. Solennité de St. Joseph.</b> 1ère. classe. <b>Messe du second ton.</b> 2des Vêpres. de St. Joseph. Hymne: <i>Te Joseph, celebrent</i> . Mémoires du suivant et du 3e. Dimanche du Carême.			
<b>25. 20. L'annonciation</b> [d'obligation.]. 2de. classe. <b>Messe de la Ste. Vierge.</b> 2des Vêpres de l'Annonciation. Hymne: <i>Ave, maris stella</i> . Mémoire de la férie.			
26	M	St. Ludger.	Mort de Beethoven. 1827.
27	M	St. Rubert.	Dernière apparition de Haydn en public, 1809.
28	J	St. Prisque.	Cortez s'empare de Tébasco (où l'on découvre le tabac), 1519.
29	V	St. Gondèles.	Mort du célèbre flutiste et compositeur, Nicholson, 1837.
30	S	St. Zozime.	[le 31] Naissance de HAYDN. 1732.
<b>31. 21. 4me du Carême.</b> Semi-Double. <b>Messe du Carême.</b> avec orgue. Vêpres du Dimanche. Hymne: <i>Audi, benigna Conditor</i> . Point de mémoire.			

## ADRESSES DES PROFESSEURS DE MUSIQUE, CARTES D'AFFAIRES, ETC.

FRANÇOIS BENOIT.  
*Directeur des Orphéonistes,*  
Rue Ste. Marie, 510.

JEAN BRAUNES,  
*Professeur de Musique,*  
2, Place Jamaïca,  
Rue des Allemands, 37.

JAMES P. CRAIG,  
*Facteur de Pianos brevetés,*  
Rue St. Laurent, 122 et 124.

GAETANO DeANGELIS,  
*Professeur de chant,*  
Avenue de l'Union, 28.

JOSEPH A. FOWLÉR,  
*Professeur de Piano,*  
Rue Montcalm, 139.

ERNEST GAGNON,  
*Organiste de la Cathédrale,*  
Rue Couillard, 14, Québec.

GUSTAVE GAGNON,  
*Organiste de l'Eglise St. Jean,*  
Rue Couillard, 14, Québec.

JULES HONE,  
*Prof. de Violon, Harmonie*  
*Contre-point,*  
Rue de Bleury, 24.

J. BTE. LABELLE,  
*Organiste de l'Eglise Paroissiale,*  
Rue Notre Dame, 247.

LAURENT, LAFORCE & CIE.  
*Import. de Pianos et de musique,*  
Rue Notre Dame, 233.

AUG. LAVALLEE,  
*Réparateur d'instruments,*  
Côte St. Lambert, 32

PAUL LETONDAL,  
*Professeur de Musique,*  
Rue Lagauchetière, 339.

GEORGES MAILLOUX,  
*Professeur de Piano,*  
Rue St. Constant, 47.

SALOMON MAZURETTE,  
*Professeur de Piano,*  
Rue St. Laurent, 232.

LOUIS MITCHELL,  
*Facteur d'Orgues.*  
Rue St. Antoine, No. 106.

RICHARD RENAUD.  
*Directeur de musique d'orchestre,*  
Carré Chaboillez, No. 10.

MOISE SAUCIER,  
*Professeur de Musique,*  
Rue des Allemands, No. 41.

HENRI GAUTHIER,  
*Professeur de Musique,*  
Rue Dorchester, No 414.

Dans l'intérêt de l'art musical, la rédaction du *Canada Musical* informe respectueusement M.M. les Curés et autres intéressés qu'elle publiera volontiers et *gratis* toutes annonces relatives à des situations vacantes d'Organistes, de Chantres ou de Directeurs de chœurs. On se charge aussi de recommander d'habiles professeurs de musique aux familles et aux Directeurs d'écoles ou d'institutions qui en auraient besoin.

Les plus récentes publications musicales sont :

La clochette d'argent, . . . . .	Prix. 60 cts.
Christabel, . . . . .	40 cts.
Amorosa, . . . . .	60 cts.
La pluie de corail, . . . . .	60 cts.
Cœcilia, . . . . .	30 cts.
Maiden's love, . . . . .	60 cts.
La voix du ciel, . . . . .	75 cts.
Lœtitia, . . . . .	35 cts.

Les morceaux de danse de la saison sont :

Orphee aux enfers Quadrille, . . . . .	40 cts.
Hippocrate Quadrille, . . . . .	50 cts.
Jolly Dogs Galop, . . . . .	30 cts.
Queen of Hearts Polka, . . . . .	35 cts.

Les romances favorites sont :

Où voulez vous Aller . . . . .	50 cts..
Mes Trois Cousins, . . . . .	25 cts.
Si Vous n'avez rien à me dire, . . . . .	35 cts.
Le jugement du diable, . . . . .	30 cts.
Pourquoi garder ton cœur, . . . . .	25 cts.